

# Vies Embrassées

PAR

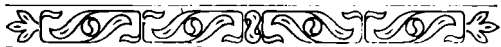
L. Liliaş Trotter

---

TRADUIT DE L'ANGLAIS

---

ALGIERS MISSION BAND



## Vies Embrasées



Ici et là, dans la Bible, apparaît une vie rayonnant d'un éclat étrange. Ici et là aussi, dans notre vingtième siècle, nous rencontrons sur notre chemin des personnes au contact desquelles nous nous enflammons de façon peut-être inexplicable. Ce sont celles pour lesquelles Christ n'est pas seulement un exemple, mais une source d'inspiration. Car, Dieu en soit loué, elle existe cette vie embrasée du feu d'En-Haut.

Approchons-nous de trois de ces vies enflammées et, par la miséricorde de Dieu, peut-être que quelque étincelle en rejaillira sur nous. La première et la deuxième nous enseigne leur leçon au figuré, la troisième littéralement.

« Ne me prie pas de te laisser pour que je m'en retourne d'avec toi ; car où tu iras, j'irai, et où tu demeureras, je demeurerai ; ton peuple

sera mon peuple, ton Dieu sera mon Dieu. »  
(Ruth, 1.16).

« Dans le lieu où sera mon seigneur, soit pour la mort, soit pour la vie, là aussi sera ton serviteur. » (2 Sam. 15.21).

« Une femme ayant un vase d'albâtre plein d'un parfum de grand prix, vint à lui et le répandit sur sa tête. » (Matt. 26.7).

Une vie enflammée par une passion d'amour, de loyauté et d'abandon, voilà ce qui rayonne de ces trois histoires. Examinons d'abord

## UNE VIE D'AMOUR

L'histoire de Ruth et celle d'Ittaï ont les mêmes grandes lignes. Jusqu'ici le devoir avait été à la base de leurs mobiles ; maintenant tous deux se trouvent devant une alternative. Une vie nouvelle s'étend devant eux dans laquelle ils ne peuvent pénétrer que par la porte étroite du dépouillement ; un choix délibéré et définitif doit être fait. L'un et l'autre sont généreusement engagés à s'arrêter et à considérer ; mais ils persistent dans leur détermination. Dans chacun d'eux nous apercevons la longue préparation des années précédentes éclater en une soudaine flamme qui les transforme comme par un souffle de gloire. Dans

le cas de Ruth, spécialement, c'est l'AMOUR qui est le point lumineux.

Y a-t-il une contre-partie possible de cette expérience dans nos vies ? Oui, il y a un chemin à notre portée, faisant paraître, par contraste, la vie chrétienne ordinaire, froide et terne, — un chemin s'étendant même au-delà de la consécration dans son sens le plus commun ; car cette dernière peut être bien théorique si, en choisissant la voie de l'obéissance, le but principal est d'obtenir surtout le repos et la victoire. Pour plusieurs d'entre nous, ce fut nettement une vie nouvelle lorsque l'esprit de Dieu nous conduisit à la mise en pratique de cette consécration, détachant nos yeux de la route que nous suivions pour les fixer sur Celui qui marche devant nous dans toute Sa radieuse beauté.



Oui, « l'amour de Christ nous presse ». Le mot est le même que celui traduit par « étreint ou pressé », (Actes 18.5) « à l'étroit » (dans Luc 12.50). Il évoque la pensée d'un torrent puissant enserré entre des bords trop étroits pour lui. Ceci est-il vrai concernant l'amour de Christ dans nos cœurs ? Les avons-nous ouverts à cet amour jusqu'à ce qu'il soit devenu un flot

trop puissant pour leurs pauvres limites, bouleversant notre vie jusqu'à ce qu'il ait trouvé des issues ?

S'il en est ainsi, la mesure des jours ensoleillés ou sombres dépendra simplement du fait que Sa face luit ou qu'elle est voilée ; rien ici-bas ne suppléera à la plus légère altération de cette lumière ; tout nous sera indifférent, sauf ce qui la ternit.

Dès lors, il faut que ce cri nouveau s'élève : « J'irai où tu iras ». Autrefois, il nous suffisait de dire : « Viens avec moi, Seigneur, ne me laisse pas, ne m'abandonne pas », mais n'avoir Sa présence que pour accompagner notre vie ne nous satisfera plus désormais. Nous devons le suivre dans Ses voies ; c'est le seul chemin digne d'être parcouru, une fois nos cœurs soumis à son irrésistible empire.

Le suivre ne signifie pas simplement une nouvelle étape dans l'obéissance ; cela implique un abandon complet de notre esprit naturel pour saisir Son esprit — l'abandon de nos cœurs pour qu'ils vibrent de Ses triomphes et de Ses joies et qu'ils sympathisent avec Ses souffrances, communiant avec empressement dans toute circonstance que, dans son amour, Il nous demandera de partager avec Lui.

Ainsi tout en Le suivant, notre amour « abondera en connaissance et toute intelligence » (Phil. 1.9). Il deviendra impossible que nous ne nous apercevions qu'il est resté en arrière ; nos cœurs seront devenus trop sensibles pour le perdre de vue inconsciemment.

« Où tu iras, j'irai ». Peu importe l'aspect extérieur du chemin. Il peut consister en une vie de dur labeur, ou partagée entre de nombreux devoirs domestiques, toutes nos capacités et nos talents paraissant enfouis, ou limités par un état de santé défectueux, ou brisés par les vagues de l'affliction ; mais ce sera une vie de plénitude, de satisfaction parfaite, de sérénité absolue si nous parvenons à cet état où Christ est notre vie.



Passons maintenant à l'histoire d'Ittaï ; nous y trouverons un nouvel élément de beauté, la beauté d'une âme enflammée de l'honneur de se ranger aux côtés d'un roi rejeté. Ittaï nous apparaît comme l'image d'une

### VIE DE LOYAUTE

Ce n'est que dans des temps fâcheux analogues à ceux-là que cet esprit peut se dévelop-

per. La loyauté produite par une monarchie populaire n'est que superficielle ; si nous voulons la voir dans sa forme idéale, considérons les temps où elle impliquait le déshonneur et le mépris. En lisant l'histoire de Charles I, par exemple, nous sentons que la force de sa cause gisait principalement dans l'instinct chevaleresque excité par la perte de sa position légitime.

Notre Roi à nous n'est pas encore couronné ; il est méprisé et rejeté du monde qui lui appartient, et nous, nous avons le privilège, pour un peu de temps encore, de nous tenir à Ses côtés. « Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde ». « Le monde ne nous connaît pas, car il ne l'a pas connu ».

Est-ce vrai ? Notre loyauté est-elle assez prononcée pour mettre le « monde » mal à son aise lorsque nous traversons son chemin ? ou bien notre témoignage chrétien est-il tellement tiède que nos paroles ne font aucun effet ? Sommes-nous sans peur comme Lui en condamnant le péché ? sans compromis comme Lui en affirmant les droits de Dieu ? Sommes-nous assez avancés pour oser parler de Lui à nos amis et à notre parenté ? Confesser Christ c'est quelque chose de plus direct que de faire profession de religiosité.

Le torrent qu'Ittaï voulut traverser avec le roi se nomme le Cédron, ce qui signifie obscurité ; et ceci se rapporte à la forme de l'opprobre de la Croix prend le plus communément de nos jours. En notre xx<sup>e</sup> siècle, Christ est plus ignoré que haï. Béni soit le chemin de la loyauté lorsqu'il nous mène à la persécution et au sacrifice ; mais combien d'entre nous ont-ils un tel honneur ? Tout ce que nous récolterons probablement sera un peu de dédain et quelques ricanements : l'épithète la plus injurieuse qui nous sera lancée sera celle de « fous à l'esprit étroit ».

Quelle que soit notre participation à Sa rejection, elle sera la bienvenue, et nous nous réjouissons « d'être jugés dignes de souffrir la honte pour son nom » — « estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte » — « sortant pour aller à Lui hors du camp ».

Pour quelques-uns, ce ne sera pas sortir du camp de ceux qui sont franchement hostiles et indifférents. Leur vie se passera peut-être au milieu de serviteurs du Roi au cœur partagé et inconsistant ; néanmoins, leur loyauté les amènera à porter l'opprobre de Christ.

Oh ! avoir un enthousiasme pour Christ qui



n'acceptera pas la popularité là où Il est impopulaire ; qui s'enflammera plutôt que de s'éteindre lorsque Ses droits ne seront pas reconnus et Sa parole méprisée ; qui nous fera tressaillir de joie s'Il nous permet de partager, en quelque mesure, Son déshonneur et Sa solitude ; qui fera battre notre cœur d'exultation « si nous marchons en Lui ».

Voyons maintenant la dernière de ces trois vies brûlantes, en laquelle nous trouvons un esprit possédé du désir passionné de « donner ». Marie de Béthanie, en brisant son vase de nard, nous révèle

## LA VIE D'ABANDON ET DE RENONCEMENT

On peut s'imaginer qu'elle se rendit à la maison de Simon pensant déboucher le flacon et en faire couler le contenu tout naturellement ; mais lorsqu'elle se trouva face à face avec le maître, dans une impulsion subite, elle brisa le vase et en répandit tout le parfum.

Il doit de même en être ainsi pour nous tous. C'est en Sa présence que nous apprenons le mieux à donner. C'est lorsque nous voyons sa face que nous devenons mécontents de ce que nous pensions offrir et nous nous réjouissons de ce que notre esprit et notre volonté soient bri-

sés afin de nous libérer de toute retenue dans l'abandon.

Le brisement commencera peut-être par un acte extérieur d'obéissance qui nous coûtera beaucoup ; mais la perfection dans cet acte consistera, dans tous les cas, dans l'acceptation immédiate et absolue des désappointements quotidiens, des pertes, des désaccords, des fardeaux de la vie commune, de telle sorte que cet exercice développera en nous l'habitude d'être offerts en sacrifice.

« Mesure ta vie par la perte et non par le gain,

« Non par le vin bu, mais par le vin répandu ;

« Car la puissance de l'amour réside dans le sacrifice par amour,

« Et celui qui souffre le plus a le plus à donner ».

En ceci, que notre unique but soit de découvrir ce que nous retenons encore ; que l'idéal de notre vie ne soit plus désormais un tout intact, mais une poignée de débris dont tout le contenu a été répandu pour Christ. N'en est-il pas digne ?

Avons-nous appris à donner ainsi ? Savons-nous seulement donner ? On peut à peine appeler « donner » quand Dieu doit plaider et atteindre notre bon plaisir et nous détacher par la

force des trésors auxquels nous nous cramponnons. Avons-nous appris la leçon préliminaire qui consiste à dire instantanément et aveuglément : « Oui, Seigneur », lorsque l'Esprit nous désigne un nouvel acte de sacrifice?

C'est seulement en avançant dans la vie d'abandon que s'éveille en nous la joie bénie de répandre sur Christ ce que nous avons de plus précieux. « Donner » libère une source d'amour conscient et l'amour à son tour inspire un abandon nouveau, et bien que la souffrance soit toujours la souffrance, il s'y mêle une si étrange douceur que nous nous demandons si la félicité céleste peut être parfaite sans la possibilité de renoncer à quelque chose pour Lui.

« Pourquoi cette perte » ? Oh ! Si le témoignage des enfants de Dieu provoquait plus souvent cette accusation ! Cela n'est pas à craindre tant que les dons sont si chichement mesurés et pesés, atteignant rarement au-delà du superflu même en ce qui concerne des choses élémentaires telles que le temps et l'argent. Quand montrerons-nous au monde, non seulement le dimanche, mais dans la pratique journalière, ce qu'est une vie brisée et répandue à laquelle nous participons par la foi, avec actions de grâce !

Nous venons de voir quelques-unes des possi-

bilités se trouvant devant nous ; si la gloire du Seigneur s'est levée sur nous allumant enfin nos cœurs lents et stupides, nous expérimentons ici-bas déjà quelque chose de la transfiguration.

Pour quelques-uns d'entre nous, grâces à Dieu, ce ne sont pas de simples possibilités, mais en quelque mesure des réalités, bien que nous ayons continuellement besoin du souffle de l'Esprit et d'abandon toujours renouvelé pour obéir au commandement qui dit : « Le feu brûlera continuellement sur l'autel, il ne s'éteindra pas. »

Pour d'autres, cet aperçu d'une vie qui a trouvé son centre en Christ, sera comme une réponse du Père à la faim et à la soif qui devenaient de plus en plus profondes ; comme ils le suivaient de près, ils n'ont plus qu'à ouvrir leur âme au Consolateur qui leur révélera Christ.

Mais quelques-uns d'entre nous penseront peut-être que tout ceci est vague et nuageux et qu'ils ont besoin d'un changement radical pour passer de la sentimentalité à une réalité sobre et incarnée dans des faits.

Prenons encore une illustration qui dépeint cette situation et en montre l'issue.

En pensée, tenons-nous près de Saint-Pierre au gouvernail de sa barque naviguant sur le lac de Galilée. Il n'est pas en pays de rêve! Tout ce qui l'entoure, planches glissantes, rames gémissantes, paquets d'écume, tout est bien tangible. Mais il regarde fixement l'endroit d'où émerge, du crépuscule, une vision indistincte et radieuse. Est-ce la réalité ou bien un fantôme ? C'est contraire à tout ce qu'il a expérimenté jusque-là. Mais cette forme et cette voix attirent son cœur irrésistiblement et il s'écrie : « Seigneur, si c'est Toi, ordonne que j'aille vers Toi sur les eaux » (Matt. 14.28).

Vous aussi, n'est-il pas vrai, pouvez aussi pousser ce cri : « Seigneur, si c'est Toi... » Cette vision est en réalité une nouvelle révélation de Toi — « ordonne que j'aille vers Toi », et dans le lointain, au travers de la tempête, Sa voix retentira : « Viens ! »

« Et Pierre étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus ».

En enjambant la barque, il s'engage sur une voie pleine d'incertitudes. En effet, aussi longtemps qu'il se trouvait encore dans la barque, il avait de solides planches sous les pieds, et, plus que cela, il pouvait la diriger à son gré. Mais en passant par-dessus bord, un pas incertain ne

pouvait être suivi que d'un autre pas tout aussi incertain. Chaque pas l'éloignait de l'endroit où il pouvait marcher par la vue et l'engageait toujours plus à fond dans la marche par la foi.

Est-ce peut-être la conscience de quelque chose d'analogue contenu dans l'invitation du Maître : « Viens ! » qui vous fait hésiter bien que votre cœur s'élançe au-devant de Lui et ne veut pas être retenu ?

Dans votre expérience antérieure, vous avez eu bien de la peine à ramer, mais vous saviez à quoi vous en étiez et jusqu'à un certain point, vous teniez encore le gouvernail. Mais vous aventurerez-vous dans une voie si pleine d'incertitude ? Si seulement vous pouviez prévoir et mesurer d'avance un avenir de foi et de complet abandon, vous auriez le courage de vous y hasarder. Mais se livrer aveuglément à l'inconnu, c'est une autre question. Cela s'appelle lier le sacrifice aux cornes de l'autel sans savoir où ni quand le couteau frappera.

Passer ainsi par-dessus bord à nos risques et périls, c'est précisément ce qui prouvera la réalité de notre abandon. C'est pourquoi nous devons envisager en face et à fond ce pas décisif. Aussi longtemps que nous nous réservons

la possibilité de retourner à notre ancienne vie si les circonstances nous y incitaient, il n'est pas de réel progrès possible. Par conséquent, ne faites pas cet effort à titre d'essai, tâtant l'eau de vos pieds avant de lâcher le bord de la barque ; la surface mouvante ne s'affermira pas avant que vous ayez tout risqué.

« Et Pierre *étant descendu* de la nacelle marcha sur les eaux pour aller à Jésus ». Lâchez l'ancienne vie de volonté propre et d'indépendance sans prendre garde aux conséquences : descendez sur les vagues par un acte irrévocable. n'ayant nulle autre ressource que d'aller tout simplement à Jésus, afin de « gagner Christ », coûte que coûte. La responsabilité repose sur celui qui a dit : « Viens ! » un peu plus de « témérité » siérait bien à notre foi et à notre obéissance.

Nous ne retracerons pas la scène en détail : l'échec, le sauvetage et le retour au bateau. Mais notons pourtant ce point : tous les disciples jouirent alors de cette présence immédiate et personnelle que Pierre avait reconnue de loin et qu'il avait voulu être le premier à saluer malgré les risques. S'il avait attendu dans le bateau, le Seigneur serait aussi venu à lui en son temps, mais alors il aurait manqué l'une des plus grandes expériences de sa vie.

Certes, le Roi, dans toute sa beauté, nous sera révélé un jour ou l'autre ; mais ne sera-ce qu'à la dernière, quand il montera dans notre barque pour ordonner à la tempête de cesser et nous conduire au port désiré ? Ne sera-ce que lorsque l'occasion d'aller sur l'eau à Sa rencontre sera passée pour toujours ? Tous les épisodes que nous venons de parcourir rapidement contiennent la même leçon : une heure de délai de la part de Ruth et Naomi eût poursuivi son voyage, la laissant retourner à son ancienne vie. Quelques semaines d'hésitation, et Ittaï aurait vu David de retour et acclamé par son peuple ; l'honneur de partager son bannissement aurait été perdu pour toujours. Six jours encore, et Marie eût vu le Fils de l'homme trahi et crucifié ; le privilège d'avoir rendu à son maître un service symbolique aurait glissé dans le passé d'une manière irrémédiable.

Ainsi en est-il de chacun de nous. Quelques années — peut-être moins encore — et la dernière occasion aura passé, la dernière chance de suivre le Maître dans le chemin solitaire, de nous tenir à Ses côtés dans Sa réjection et de jeter à Ses pieds tous nos trésors. Devant nous se trouvent encore les quelques ultimes possibilités que son esprit et son cœur ont pré-



parées pour nous. Et Il se tient là, surveillant avec tristesse la légèreté avec laquelle nous les laissons passer l'une après l'autre.

Ce n'est pas superficiellement et sous le coup d'une émotion sentimentale qu'il veut nous engager dans cette vie d'abandon de nous-mêmes. Il ne prendra pas avantage d'une impulsion passagère ; Il nous mettra à l'épreuve comme Ruth et Ittaï, nous demandant : « Pouvez-vous boire de la coupe où je boirai, être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? » Tendrement, les yeux dans les yeux, Il nous regardera, attendant notre réponse, une réponse donnée volontairement, en toute défiance de nous-mêmes et brisement d'esprit, mais calmement, courageusement confiants en Sa force. « Nous le voulons ! » Attendra-t-il en vain ?

\*\*

« Qui d'autre au ciel ai-je que Toi ? et sur la terre je ne désire que Toi. »

« Mais les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées comme une perte à cause de Christ. Et je regarde même toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance de Christ — Jésus, mon Seigneur, — à cause duquel j'ai fait la perte de toutes et je les estime comme des ordures afin que je gagne Christ. » (Phil. 3. 7-8).

---

Obtenu de A.M.B.

*Gen. Sec.*

DAR NAAMA, EL-BIAR, ALGER

ou

Madame ZWAHLEN

FRESENS (NEUCHATEL)

SUISSE

---

*Prix* : 40 centimes ou 4 francs par douzaine

---

IMPRIMERIE MARCEL LÉON, ALGER